

## Diderot et Sade : l'enjeu du sexe (exemplier)

Je suis donc tel, parce qu'il a fallu que je fusse tel. Changez le tout, vous me changez nécessairement ; mais le tout change sans cesse... L'homme n'est qu'un effet commun ; le monstre qu'un effet rare ; tous les deux également naturels, également nécessaires ; également dans l'ordre universel et général... Et qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ?... Tous les êtres circulent les uns dans les autres ; par conséquent toutes les espèces... Tout est en un flux perpétuel... Tout animal est plus ou moins homme ; tout minéral est plus ou moins plante ; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature [...] Toute chose est plus ou moins une chose quelconque, plus ou moins terre ; plus ou moins eau ; plus ou moins air ; plus ou moins feu ; plus ou moins d'un règne ou d'un autre... donc rien n'est de l'essence d'un être particulier... Non, sans doute, puisqu'il n'y a aucune qualité dont aucun être ne soit participant... et que c'est le rapport plus ou moins grand de cette qualité qui nous le fait attribuer à un être exclusivement à un autre... Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes ; laissez là vos individus ; répondez-moi. Y a-t-il un atome en nature rigoureusement semblable à un autre atome ?... Non... Ne convenez-vous pas que tout tient en nature et qu'il est impossible qu'il y ait un vide dans la chaîne ? Que voulez-vous donc dire avec vos individus ? Il n'y en a point. Non, il n'y en a point... Il n'y a qu'un seul grand individu ; c'est le tout. Dans ce tout, comme dans une machine, dans un animal quelconque, il y a une partie que vous appellerez telle ou telle : mais quand vous donnerez le nom d'individu à cette partie du tout, c'est par un concept aussi faux que si, dans un oiseau, vous donniez le nom d'individu à l'aile, à une plume de l'aile... Et vous parlez d'essences, pauvres philosophes ; laissez là vos essences. Voyez la masse générale ; ou si pour l'embrasser vous avez l'imagination trop étroite, voyez votre première origine et votre fin dernière... Ô Archytas, vous qui avez mesuré le globe, qu'êtes-vous ? un peu de cendre... Qu'est-ce qu'un être ?... La somme d'un certain nombre de tendances... Et qu'est-ce que je puis être autre chose qu'une tendance ?... Non. Je vais à un terme... Et les espèces ?... Les espèces ne sont que des tendances à un terme commun qui leur est propre... Et la vie ?... La vie ? Une suite d'actions et de réactions... Vivant, j'agis et je réagis en masse... mort, j'agis et je réagis en molécules... Je ne meurs donc point... Non, sans doute, je ne meurs point en ce sens, ni moi, ni quoi que ce soit... Naître, vivre et passer, c'est changer de formes... Et qu'importe une forme ou une autre ? Chaque forme a le bonheur et le malheur qui lui est propre... Depuis l'éléphant jusqu'au puceron... Depuis le puceron, jusqu'à la molécule sensible et vivante, l'origine du tout... Pas un point dans la nature entière qui ne souffre ou qui ne jouisse.

Diderot, *Le rêve de d'Alembert* [Deuxième dialogue]

Naître, v. neut. (*Grammaire*). Venir au monde. S'il fallait donner une définition bien rigoureuse de ces deux mots, *naître* et *mourir*, on y trouverait peut-être de la difficulté. *Ce que nous en allons dire est purement systématique*. À proprement parler, on ne *naît* point, on ne meurt point ; on était là dès le commencement des choses, et on sera là jusqu'à leur consommation. Un point qui vivait s'est accru, développé jusqu'à un certain terme, par la juxtaposition successive d'une infinité de molécules. Passé ce terme, il décroît ; et se résout en molécules séparées qui vont se répandre dans la masse générale et commune. La vie ne peut être le résultat de l'organisation ; imaginez les trois molécules, A, B, C ; si elles sont sans vie dans la combinaison A, B, C, pourquoi commenceraient-elles à vivre dans la combinaison B, C, A, ou C, A, B ? Cela ne se conçoit pas. Il n'en est pas de la vie comme du mouvement ; c'est autre chose : ce qui a vie a mouvement ; mais ce qui se meurt ne vit pas pour cela. Si l'air, l'eau, la terre et le feu viennent à se combiner, d'inertes qu'ils étaient auparavant, ils deviendront d'une mobilité incoercible ; mais ils ne produiront pas la vie. La vie est une qualité essentielle et primitive dans l'être vivant ; il ne l'acquiert point ; il ne la perd point. Il faut distinguer une vie inerte et une vie active : elles sont entre elles comme la force vive et la force morte : ôtez l'obstacle, et la force morte deviendra force vive ; ôtez l'obstacle, et la vie inerte deviendra vie active. Il y a encore la vie de l'élément, et

la vie de l'agrégat ou de la masse : rien n'ôte et peut ôter à l'élément sa vie ; l'agrégat ou la masse est avec le temps privé de la sienne ; on vit en un point qui s'étend jusqu'à une certaine limite, sous laquelle la vie est circonscrite en tout sens ; cet espace sous lequel on vit diminue peu à peu ; la vie devient moins active sous chaque point de cet espace ; il y en a même sous lesquels elle a perdu toute son activité avant la dissolution de la masse, et l'on finit par vivre en une infinité d'atomes isolés. Les termes de vie et de mort n'ont rien d'absolu ; ils ne désignent que les états successifs d'un même être ; c'est pour celui qui est fortement instruit de cette philosophie que l'urne qui contient la cendre d'un père, d'une mère, d'un époux, d'une maîtresse, est vraiment un objet qui touche et attendrit : il y reste de la vie et de la chaleur ; cette cendre peut peut-être encore ressentir nos larmes et y répondre ; qui sait si ce mouvement qu'elles y excitent en les arrosant, est tout à fait dénué de sensibilité ?

Diderot, art. « Naître », *Encyclopédie*

Considérez, monsieur Holmes, ajouta-t-il [c'est le mathématicien aveugle Saunderson que Diderot fait parler sur son lit de mort], combien il faut que j'aie de confiance en votre parole et dans celle de Newton [Holmes cherche à lui montrer que Dieu existe en arguant des merveilles de la nature]. Je ne vois rien ; cependant j'admets en tout un ordre admirable ; mais je compte que vous n'en exigerez pas davantage. Je vous le cède sur l'état actuel de l'univers, pour obtenir de vous en revanche la liberté de penser ce qu'il me plaira de son ancien et premier état, sur lequel vous n'êtes pas moins aveugle que moi. Vous n'avez point ici de témoins à m'opposer, et vos yeux ne vous sont d'aucune ressource. Imaginez donc, si vous voulez, que l'ordre qui vous frappe a toujours a toujours subsisté ; mais laissez-moi croire qu'il n'en est rien ; et que, si nous remontions à la naissance des choses et des temps, et que nous sentissions la matière se mouvoir et le chaos se débrouiller, nous rencontrerions une multitude d'êtres informes, pour quelques êtres bien organisés. Si je n'ai rien à vous objecter sur la condition présente des choses, je puis du moins vous interroger sur leur condition passée. Je puis vous demander, par exemple, qui vous a dit à vous, à Leibniz, à Clark et à Newton, que dans les premiers instants de la formation des animaux les uns n'étaient pas sans tête et les autres sans pieds ? Je puis vous soutenir que ceux-ci n'avaient point d'estomac, et ceux-là point d'intestins ; que tels à qui un estomac, un palais et des dents semblaient promettre de la durée, ont cessé par quelque vice du cœur ou des poumons ; que les monstres se sont anéantis successivement ; que toutes les combinaisons vicieuses de la matière ont disparu, et qu'il n'est resté que celles où le mécanisme n'impliquait aucune contradiction importante et qui pouvaient subsister par elles-mêmes et se perpétuer.

Cela supposé, si le premier homme eût eu le larynx fermé, eût manqué d'aliments convenables, eût péché par les parties de la génération, n'eût point rencontré sa compagne, ou se fût répandu dans une autre espèce, M. Holmes, que devenait le genre humain ? Il eût été enveloppé dans la dépuration générale de l'univers, et cet être orgueilleux qui s'appelle homme, dissous et dispersé entre les molécules de la matière, serait resté, peut-être pour toujours, au nombre des possibles.

S'il n'y avait jamais eu d'êtres informes, vous ne manquerez pas de prétendre qu'il n'y en aura jamais, et que je me jette dans des hypothèses chimériques ; mais l'ordre n'est pas si parfait, continua Saunderson, qu'il ne paraisse encore de temps en temps des productions monstrueuses.

Diderot, *Lettre sur les aveugles*

L'usage a mis la différence entre un *défaut* et un *vice* ; tout *vice* est *défaut*, mais tout *défaut* n'est pas *vice*. On suppose à l'homme qui a un vice, une liberté qui le rend coupable à nos yeux ; le défaut tombe communément sur le compte de la nature ; on excuse l'homme, on accuse la nature. Lorsque la philosophie discute ces distinctions avec une exactitude bien scrupuleuse, elle les trouve souvent vides de sens. Un homme est-il plus maître d'être pusillanime, voluptueux, colère en un mot, que louche, bossu ou boiteux ? Plus on accorde à l'organisation, à l'éducation, aux mœurs nationales, au climat, aux circonstances qui ont disposé de notre vie, depuis l'instant

où nous sommes tombés du sein de la nature, jusqu'à celui où nous existons, moins on est vain des bonnes qualités qu'on possède, et qu'on se doit si peu à soi-même, plus on est indulgent pour les défauts et les *vices* des autres ; plus on est circonspect dans l'emploi des mots vicieux et vertueux qu'on ne prononce jamais sans amour ou sans haine, plus on a de penchant à leur substituer ceux de malheureusement et d'heureusement nés, qu'un sentiment de commisération accompagne toujours. Vous avez pitié d'un aveugle ; et qu'est-ce qu'un méchant sinon un homme qui a la vue courte, et qui ne voit pas au-delà du moment où il agit ?

Diderot, « Vice », *L'Encyclopédie*

Non, monsieur, non, les objets ne nous frappent point dans une proportion constante et uniforme ; et là ce qui constitue la différence des êtres robustes et délicats. L'un s'évanouit et perd la tête, lorsqu'un autre est à peine ému. On ne saurait accroître à discrétion ni le plaisir ni la douleur ; le plaisir extrême se transforme en douleur ; l'extrême douleur amène le transport, le délire, l'insensibilité ou la mort.

[...]

Quelque envie que j'aie d'être du sentiment d'Hélvétius, pourquoi ne le puis-je pas ? Pourquoi persisté-je à croire qu'une des plus fortes inconséquences de cet auteur, c'est d'avoir placé la différence de l'homme et de la brute [l'animal] dans la diversité de l'organisation, et d'exclure cette cause lorsqu'il s'agit d'expliquer la différence d'un homme à un homme.

[...]

L'homme fort n'est pas un homme de bronze. S'il était de bronze, il ne serait plus de la même espèce que l'homme de chair ; et j'avoue qu'il n'y aurait plus de morale commune entre eux ; car la morale est fondée sur l'identité d'organisation, source des mêmes besoins, des mêmes peines, des mêmes plaisirs, des mêmes aversions, des mêmes désirs, des mêmes passions.

[...]

Dans l'homme qui réfléchit, enchaînement nécessaire d'idées ; dans l'homme attaché à telle ou telle profession, enchaînement nécessaire de telles et telles idées. Dans l'homme qui agit, enchaînement d'incidents, dont le plus insignifiant est aussi contraint que le lever du soleil. [...] Tout s'est fait en nous parce que nous sommes nous, toujours nous, et pas une minute les mêmes.

[...]

L'homme est-il bon ou méchant, en naissant ?

Si l'on ne peut donner le nom de bon qu'à celui qui a fait le bien, et le nom de méchant qu'à celui qui a fait le mal, assurément, l'homme en naissant n'est ni bon ni méchant.

J'en dis autant de l'esprit et de la sottise.

Mais l'homme apporte-t-il en naissant des dispositions organiques et naturelles à dire et faire des sottises, à se nuire à lui-même et à ses semblables, à écouter ou négliger les conseils de ses parents, à la diligence ou à la paresse, à la justice ou à la colère, au respect ou au mépris des lois ? Il n'y a que celui qui n'a jamais vu deux enfants en sa vie et qui n'entendit jamais leurs cris au berceau qui puisse en douter. L'homme ne naît rien ; mais chaque homme naît avec une aptitude propre à une chose.

Extraits non suivis de Diderot, *Réfutation d'Hélvétius*

Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville* : voir pages scannées

Ô combien cette métaphysique fait de fous ! Hé, mes amis, que vous importe qu'il y ait, ou qu'il n'y ait ni Dieu, ni Diable, ni anges, ni paradis, ni enfer ? Ne savez-vous pas que vous voulez être heureux, que les autres ont le même désir que vous ; qu'il n'y a de félicité vraie pour vous que par le besoin que vous avez les uns des autres et par le secours que vous espérez de vos semblables et qu'ils n'attendent de vous ; que si vous n'êtes pas aimés, estimés, considérés, vous serez méprisés et haïs, et que l'amour, la considération, l'estime sont attachés à la bienfaisance.

Soyez donc bienfaisants, tandis que vous l'êtes ; et endormez-vous du dernier sommeil aussi tranquilles sur ce que vous deviendrez, que vous l'êtes sur ce que vous étiez, il y a quelques centaines d'années. Le monde moral est tellement lié au monde physique qu'il n'y a guère d'apparence que ce ne soit qu'une seule et même machine. Vous avez été un atome de ce grand tout, le temps vous réduira à un atome de ce grand tout. Chemin faisant, vous aurez passé par une multitude de métamorphoses. De ces métamorphoses, la plus importante est celle sous laquelle vous marchez à deux pieds, la seule qui soit accompagnée de conscience, la seule sous laquelle vous constituez par la mémoire de vos actions successives, un individu qui s'appelle moi. Faites que ce moi-là, soit honoré et respecté et de lui-même et de ceux qui existent avec lui, et de ceux qui viendront après lui. Vous serez bien avec vous si vous êtes bien avec les autres, et réciproquement ; et ne prenez pas de la ciguë pour du persil. Cela serait plus fâcheux que de se tromper sur la première des vérités métaphysiques.

Diderot, « Dieu et l'homme de Sissous de Valmire », compte rendu de son livre

J'enrage d'être empêtré d'une diable de philosophie que mon esprit ne peut s'empêcher d'approuver, et mon cœur de démentir.

Diderot, lettre à Mme de Maux, fin septembre 1769

Rien ne naît, rien ne périt essentiellement, tout n'est qu'action et réaction de la matière ; ce sont les flots de la mer qui s'élèvent et s'abaissent dans la masse de ses eaux ; c'est un mouvement perpétuel qui a été, et qui sera toujours, et dont nous devenons les principaux agents sans nous en douter, en raison de nos vices et de nos vertus. C'est une variation infinie ; mille et mille portions de différentes matières qui paraissent sous toutes sortes de formes, s'anéantissent et se remontent sous d'autres, pour se reperdre et se remonter encore.

Sade, *L'histoire de Juliette*

Deux forfaits s'offrent, Thérèse, à tes yeux peu philosophes, la destruction d'une créature qui nous ressemble, et le mal dont cette destruction s'augmente, quand cette créature nous appartient de près. À l'égard du crime de la destruction de son semblable, sois-en certaines, chère fille, il est purement chimérique ; le pouvoir de détruire n'est pas accordé à l'homme ; il a tout au plus celui de varier les formes, mais il n'a pas celui de les anéantir ; or toute forme est égale aux yeux de la nature ; rien ne se perd dans le creuset immense où ses variations s'exécutent ; toutes les portions de matière qui y tombent en rejaillissent incessamment sous d'autres figures, et quels que soient nos procédés sur cela, aucune ne l'outrage sans doute, aucune ne saurait l'offenser. Nos destructions raniment son pouvoir ; elles entretiennent son énergie, mais aucune ne l'atténue ; elle n'est contrariée par aucune... Eh ! qu'importe à sa main toujours créatrice que cette masse de chair conformant aujourd'hui un individu bipède se reproduise demain sous la forme de mille insectes différents ? Osera-t-on dire que la construction de cet animal à deux pieds lui coûte plus que celle d'un vermisseau, et qu'elle doit y prendre un plus grand intérêt ? Si donc, ce degré d'attachement, ou bien plutôt d'indifférence est le même, que peut bien lui faire que par le glaive d'un homme, un autre homme soit changé en mouche ou en herbe ? Quand on m'aura convaincu de la sublimité de notre espèce, quand on m'aura démontré qu'elle est tellement importante à la nature, que nécessairement ses lois s'irritent de cette transmutation, je pourrai croire alors que le meurtre est un crime ; mais quand l'étude la plus réfléchie m'aura prouvé que tout ce qui végète sur ce globe, le plus imparfait des ouvrages de la nature, est d'un égal prix à ses yeux, je n'admettrai jamais que le changement d'un de ces êtres en milles autres, puisse en rien déranger ses vues. [...] Ah, tranquillise-toi, chère fille, nous n'éprouvons rien qui ne lui serve ; tous les mouvements qu'elle place en nous, sont les organes de ses lois ; les passions de l'homme ne sont que les moyens qu'elle emploie pour parvenir à ses desseins. A-t-elle besoin d'individus, elle nous inspire l'amour, voilà des créations ; les destructions lui deviennent-elles nécessaires, elle place dans nos cœurs la vengeance, l'avarice, la luxure, l'ambition, voilà des meurtres ; mais elle a

toujours travaillé pour elle, et nous sommes devenus, sans nous en douter, les crédules agents de ses caprices. [...]

Peut-elle s'offenser de voir l'homme faire à son semblable, ce qu'elle lui fait elle-même tous les jours. Puisqu'il est démontré qu'elle ne peut se reproduire que des destructions, n'est-ce pas agir d'après ses vues que de les multiplier sans cesse ? L'homme en ce sens, qui s'y livrera avec le plus d'ardeur sera donc incontestablement celui qui la servira le mieux, puisqu'il sera celui qui coopérera le plus à des desseins qu'elle manifeste à tous les instants. La première et la plus belle qualité de la nature, est le mouvement qui l'agite sans cesse, mais ce mouvement n'est qu'une suite perpétuelle de crimes, ce n'est que par des crimes qu'elle le conserve : l'être qui lui ressemble le mieux, et par conséquent l'être le plus parfait, sera donc nécessairement celui dont l'agitation la plus active deviendra la cause de beaucoup de crimes, tandis, je le répète, que l'être inactif ou indolent, c'est-à-dire l'être vertueux, doit être à ses regards le moins parfait sans doute, puisqu'il ne tend qu'à l'apathie, qu'à la tranquillité qui replongerait incessamment tout dans le chaos, si son ascendant l'emportait. Il faut que l'équilibre se conserve ; il ne peut l'être que par des crimes ; les crimes servent donc la nature ; s'ils la servent, si elle les exige, si elle les désire, peuvent-ils l'offenser, et qui peut bien être offensé, si elle ne l'est pas ?

Mais la créature que je détruis est ma tante... Oh ! Thérèse, que ces liens sont frivoles aux yeux d'un philosophe ! Permetts-moi de ne pas même t'en parler, tant ils sont futiles. Ces méprisables chaînes, fruits de nos lois et de nos institutions politiques peuvent-elles être quelque chose aux yeux de la nature ?

Sade, *Justine, ou les malheurs de la vertu*

Il n'y a aucune comparaison entre ce qu'éprouvent les autres et ce que nous ressentons ; la plus forte dose de douleur chez les autres doit assurément être nulle pour nous, et le plus léger chatouillement de plaisir éprouvé par nous nous touche ; donc nous devons, à quel prix que ce soit, préférer ce léger chatouillement qui nous délecte à cette somme immense des douleurs d'autrui, qui ne saurait nous atteindre. Mais s'il arrive, au contraire, que la singularité de nos organes, une construction bizarre, nous rendent agréables les douleurs du prochain, ainsi que cela arrive souvent : qui doute alors que nous ne devions incontestablement préférer cette douleur d'autrui qui nous amuse, à l'absence de cette douleur qui deviendrait une privation pour nous ? La source de toutes nos erreurs en morale vient de l'admission ridicule de ce fil de fraternité qu'inventèrent les chrétiens dans leur siècle d'infortune et de détresse. Contraints à mendier la pitié des autres, il n'était pas maladroit d'établir qu'ils étaient tous nos frères. Comment refuser des secours d'après une telle hypothèse ? Mais il est impossible d'admettre cette doctrine. Ne naissons-nous pas tous isolés ? Je dis plus, tous ennemis les uns des autres, tous dans un état de guerre perpétuelle et réciproque ? Or, je vous demande si cela serait dans la supposition que les vertus exigées par ce prétendu fil de fraternité fussent réellement dans la nature. Si sa voix les inspirait aux hommes, ils les éprouveraient dès en naissant. Dès lors, la pitié, la bienfaisance, l'humanité seraient des vertus naturelles, dont il serait impossible de se défendre, et qui rendraient cet état primitif de l'homme sauvage totalement contraire à ce que nous voyons.

Sade, *La philosophie dans le boudoir*

Les plaisirs de la cruauté sont les troisièmes [sortes de plaisir] que nous nous sommes promis d'analyser. Ces sortes de plaisirs sont aujourd'hui très communs parmi les hommes et voici l'argument dont ils se servent pour les légitimer. Nous voulons être émus, disent-ils, c'est le but de tout homme qui se livre à la volupté, et nous voulons l'être par les moyens les plus actifs. En partant de ce point, il ne s'agit pas de savoir si nos procédés plairont ou déplairont à l'objet qui nous sert, il s'agit seulement d'ébranler la masse de nos nerfs par le choc le plus violent possible ; or, il n'est pas douteux que la douleur affectant bien plus vivement que le plaisir, les chocs résultatifs sur nous de cette sensation produite sur les autres seront essentiellement d'une

vibration plus vigoureuse, retentiront plus énergiquement en nous, mettront dans une circulation plus violente les esprits animaux<sup>1</sup> qui, se déterminant sur les basses régions par le mouvement de rétrogradation qui leur est essentiel alors, embraseront aussitôt les organes de la volupté et les disposeront au plaisir. [...] Mais, objecte-t-on aux hommes entichés de cette manie, cette douleur afflige le prochain ; est-il charitable de faire du mal aux autres pour se délecter soi-même ? Les coquins vous répondent à cela qu'accoutumés, dans l'acte du plaisir, à se compter pour tout et les autres pour rien, ils sont persuadés qu'il est tout simple, d'après les impulsions de la nature, de préférer ce qu'ils sentent à ce qu'ils ne sentent point. Que nous font, osent-ils dire, les douleurs occasionnées sur le prochain ? Les ressentons-nous ? Non ; au contraire, nous venons de démontrer que de leur production résulte une sensation délicieuse pour nous. À quel titre ménagerions-nous donc un individu qui ne nous touche en rien ? À quel titre lui éviterions-nous une douleur qui ne nous coûtera jamais une larme, quand il est certain que de cette douleur va naître un très grand plaisir pour nous ? Avons-nous jamais éprouvé une seule impulsion de la nature qui nous conseille de préférer les autres à nous, et chacun n'est-il pas pour soi dans le monde ? Vous nous parlez d'une voix chimérique de cette nature, qui nous dit de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fût fait ; mais cet absurde conseil ne nous est jamais venu que des hommes, et d'hommes faibles. L'homme puissant ne s'avisera jamais de parler un tel langage.

Sade, *La philosophie dans le boudoir*

L'émotion de la volupté n'est autre sur notre âme qu'une espèce de vibration produite, au moyen des secousses de l'imagination enflammée par le souvenir d'un objet lubrique, fait éprouver à nos sens, ou au moyen de la présence de cet objet, ou mieux encore par l'irritation que ressent cet objet dans le genre qui nous émeut le plus fortement ; ainsi notre volupté, ce chatouillement inexprimable qui nous égare, qui nous transporte au plus haut point de bonheur où puisse arriver l'homme, ne s'allumera jamais que par deux causes, ou qu'en apercevant réellement ou fictivement dans l'objet qui nous sert, l'espèce de beauté qui nous flatte le plus, ou qu'en voyant éprouver à cet objet la plus forte sensation possible ; or, il n'est aucune sorte de sensation qui soit plus vive que celle de la douleur ; ses impressions sont sûres, elles ne trompent point comme celles du plaisir perpétuellement jouées par les femmes ou presque jamais ressenties par elles ; que d'amour-propre d'ailleurs, que de jeunesse, de force, de santé ne faut-il pas pour être sûr de produire dans une femme cette douteuse et peu satisfaisante impression du plaisir. Celle de la douleur au contraire, n'exige pas la moindre chose : plus un homme a de défauts, plus il est vieux, moins il est aimable, mieux il réussira. À l'égard du but, il sera bien plus sûrement atteint puisque nous établissons qu'on ne le touche, je veux dire, qu'on irrite jamais mieux ses sens que lorsqu'on a produit dans l'objet qui nous sert la plus grande impression possible, n'importe par quelle voie ; celui qui fera donc naître dans une femme l'impression la plus tumultueuse, celui qui bouleversera le mieux toute l'organisation de cette femme, aura décidément réussi à se procurer la plus grande dose de volupté possible, parce que le choc résultatif des impressions des autres sur nous, devant être en raison de l'impression produite, sera nécessairement plus actif, si cette impression des autres a été pénible, que si elle n'a été que douce ou moelleuse ; et d'après cela, le voluptueux égoïste qui est persuadé que ses plaisirs ne seront vifs qu'autant qu'ils seront entiers, imposera donc, quand il en sera le maître, la plus forte dose possible de douleur à l'objet qui lui sert, bien certain que ce qu'il retirera de volupté se sera qu'en raison de la plus vive impression qu'il aura produite.

Sade, *Justine, ou les malheurs de la vertu*

---

<sup>1</sup> « Les esprits animaux » est une expression qui vient de Descartes. Celui-ci désigne par là les parties les plus fines et les plus petites de la matière formant le sang, qui circulent entre les muscles et le cerveau, et vice versa, et qui permet de mouvoir le corps.